

berté et la nature, la porte ouverte aux grands bois imprégnés d'ombre et de fraîcheur (pour le cas qui nous occupe, un peu trop de fraîcheur), les paysages riants, les courses à toutes jambes, le dîner sur l'herbe. Qui dira les splendeurs que contient cette douce phrase, la plus douce qu'ait jamais prononcée la bouche d'un écolier ! Bon, voilà que je donne en plein à côté de mon compte-rendu. Revenons à nos moutons.

Nos estomacs commencent à crier famine. Vite, les crêpes ! (les écoliers et les crêpes sont inséparables dans un pique-nique). Cela ne tarde guère ; on allume un feu, on détrempe la pâte, et en avant les poêlons ! Un moment, la parole est... aux fourchettes et aux couteaux... Et le dîner se continue, avec des appétits de collégiens inconscients et voraces, s'attaquant à tout du même cœur. Ah, dame ! aussi, ce qu'on en mangea des crêpes ! Je connais un mien ami qui, pour sa part, en a englouti six. Aussi, quelles crêpes ! vraiment nos confrères de *Physique* qui s'étaient chargés de les... virer peuvent se vanter d'être tous de fameux cordons-bleus.

Nous aurions bien aimé demeurer encore longtemps sur l'Islet, mais notre itinéraire ne nous le permettait pas. Il fallait nous rendre immédiatement à Saint-Alphonse ; c'est ce que nous faisons avec joie en nous embarquant sur le "Marie-Louise". Une fois sur le sol de ce beau pays, nous mettre en rangs et nous rendre à l'Église fut l'affaire d'un moment. Nous allons saluer M. l'abbé H. Cimon à son presbytère, puis nous nous rendons à l'Église où a lieu un salut solennel. La fanfare y fait merveille et le chant est très beau. Après le salut, nous allons encore une fois au presbytère. M. l'abbé Cimon est reconnu pour exercer l'hospitalité la plus magnifique. Impossible d'apporter plus de tact et de cœur à nous faire plaisir que ce bon monsieur qui, lui aussi, connaît parfaitement le faible des écoliers. Aussi nous ouvrit-il toutes grandes les portes de son garde-manger. C'était délicieux ; rien n'y manquait : fruits de toutes sortes, pâtisseries, bonbons, liqueurs etc... Comment remercier dignement celui qui nous gâtait d'une si bonne manière ? Mais le temps marchait en raison directe de la vitesse des mâchoires ; à cinq heures, il a bien fallu lever le pied. Les accents joyeux de notre fanfare se succèdent jusqu'au quai où nous nous embarquons de nouveau en criant des hurras à n'en plus finir. M. le curé avec un grand nombre de paroissiens et de paroissiennes nous avaient accompagnés ; nous leur lançons un bruyant "au revoir" dans les notes vives de S. I. B. E., et nous nous détachons avec regret du rivage de l'hospitalière paroisse de Saint-Alphonse.

Notre retour fut des plus joyeux. Ce ne fut que musique et chant de toutes sortes. Tout le répertoire des chansons canadiennes ainsi que le chant des opérettes jouées durant l'année y passèrent. Les accidents soit risibles, soit sérieux, sont choses indispensables à toute excursion. Ainsi nous avons eu le malheur de déplorer la perte de deux fau-

vres casquettes emportées par un coup de vent. Un instant nous les vîmes tourbillonner sur l'onde amère, puis disparaître pour ne plus jamais revenir... Le souper se prit en commun sur le bateau. Quel appétit, grand Dieu ! Sandwiches, biscuits, buns, oranges, ginger ale, ginger pop, cream soda, tout fut escamoté en un tour de... mâchoire. Un moment, nous faisons trêve aux chants et aux cris pour réciter le chapelet et offrir ainsi à Marie l'hommage de cette journée. Enfin nous arrivons par un temps relativement magnifique. Avant d'accoster, la fanfare jette une dernière fois aux échos du soir ses plus jolis airs, et dix minutes après nous étions au Séminaire.

Avant de monter au dortoir, nous criions trois hurras à M. l'abbé J.-Bte Martel, l'infatigable Directeur de la Fanfare qui, avec un zèle admirable, a su briser tous les obstacles pour nous ménager ce beau voyage. Tandis que nous en sommes au chapitre des remerciements, deux gros mercis à M. le Supérieur et à M. le Directeur qui nous ont rendu facile et agréable cette excursion ; l'un par ces conseils et sa permission, l'autre par sa présence. Merci aussi à M. Art. Desgagné président de la fanfare, qui, avec M. l'abbé Martel, mit tant de zèle aux préparatifs du départ, et qui, malgré les souffrances d'une cruelle maladie, s'est fait durant le voyage le boute-en-train des excursionnistes.

Pour finir, une heure après, notre imagination ouvrant toute grande son aile, s'envolait, légère et joyeuse, dans le pays ensoléillé des songes. Nous revîmes l'Islet, Saint-Alphonse, le "Marie-Louise," et, aux pieds d'une haute montagne, séparé de nous par trois semaines seulement, le beau pays des vacances...

DAMASE POTVIN,
Élève de Philosophie jr

DEVOIR CLASSIQUE

Boileau à un de ses amis qui le veut dissuader de faire des satires. 1666. Molière est présent.

Vous voulez que je me taise, moi, quand je vois tant d'auteurs, que dis-je ? tant de sots se parer du nom d'auteurs ? Vous voulez que je me taise, vous voulez que je ne puisse railler tant de lecteurs sans goût, qui admirent, comme des merveilles d'art, les ouvrages de ces hommes présomptueux ? Je n'aurais pas ce droit, que toujours le monde a reconnu, de railler les écrivains qui s'emparent d'un rang où d'autres devraient briller ? N'a-t-on point vu, chez les anciens, Persé blâmer, dans une satire, les vers d'un Néron, et Néron, tout Néron qu'il était, accepter cette critique ? N'a-t-on point vu Horace et Juvénal tourner en ridicule de ridicules écrivains, que le siècle admirait ? Eh ! mon Dieu, n'est-ce pas un crime moins grand de se railler, comme moi, de Chapelain, de Cotin, de Scudéry, que de se moquer, comme eux, de la raison, du bon sens et du goût ? Un sentiment de noble et courageuse indignation ne pourrait trouver place

en mon cœur ? La pensée que je me fera des ennemis dans le monde des lettres peut-elle m'arrêter ? Non, mes amis, rien ne m'arrêtera. Et je regarde comme un devoir, qui m'incombe, d'épurer, par mes vers, le mauvais goût qui dépare a littérature de ce siècle, lequel est destiné à devenir dans les lettres, comme sur les champs de bataille, un siècle de gloire, grâce à la sagesse et à la finesse d'esprit du jeune roi qui règne aujourd'hui sur la France.

Le mauvais goût, il domine dans notre littérature. Nul, ou à peu près, ne peut distinguer entre ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Tel lecteur admire un vers de Brébeuf, un sermon de Cotin, qui dédaignera la plus sublime image de Corneille, ou un chef-d'œuvre de Bossuet. La confusion, le désordre, le chaos existe dans les esprits et les jugements. Il n'est point de différence entre Pradon et Racine, entre Corneille et Scudéry. Et d'où vient donc ce mauvais goût ? Il vient des faux genres cultivés par les auteurs. Il vient des ruelles, des salons à la Rambouillet. La *chambre bleue* a fait aux lettres françaises un bien inestimable ; mais que devient-il sous l'influence malheureuse de ces a : as d'imitateurs ?

Comme tous ceux qui imitent, ceux-ci laissent de côté ce qui était destiné à donner à notre langue de grandes qualités, et ne prennent que les défauts. Ce qui, à l'hôtel de Rambouillet, avait déjà été poussé trop loin, on l'exagère encore ; l'influence italienne, avec les coutumes des reines et des ministres, vient encore ajouter à ce mal, et faire de la langue française un jargon incompréhensible. On voyage maintenant dans une contrée bienheureuse, qu'arrose le fleuve délectable d'imitation, sur les rives verdoyantes sont bâties les villes de *Tendre-sur-Estime*, de *Tendre-sur-Ceci*, de *Tendre-sur-Cela*. Et voilà ce qu'on admire, ce qu'on élève, ce qu'on divinise. Les coryphées de ce genre précieux et ridicule, les Benserades, les Ménages, les Scudéry, les d'Urfés, par centaines, viendraient ainsi outrager le bon sens, le goût, et je ne parlerai pas ? Et le siècle ne réclamerait pas !

Mes satires parleront ; au nom du siècle, je réclamerai, comme vous avez parlé, comme vous avez réclamé, Molière, en mettant sur la scène toutes ces précieuses ridicules, qui gâtent et détruisent la belle langue française. Votre comédie, Monsieur, aura un grand retentissement ; mais la maladie est trop avancée pour qu'une seule médecine s'abatte ; il faut de temps en temps renouveler la dose. Car, sachez-le, Messieurs, la satire n'est pas l'œuvre d'un esprit vil et bas, mais celle d'une âme noble et généreuse.

Mais à côté des Scudéry fleurissent aussi les Scarron et les d'Assoucy. Burlesques auteurs, ils osent profaner tout l'or d'Homère, toutes les perles de Virgile, en entreprenant de travestir les œuvres immortelles de ces gloires du Parnasse. Eh ! quoi, si l'on méprise Virgile, si on ne l'admire que dans Scarron, qui donc imiterons-nous ? Tous ces auteurs d'Athènes et de Rome, on les foulera aux pieds, et, sans ces maîtres (ter-